



Ebisu
Études japonaises

51 | 2014
Le rapprochement franco-japonais dans l'entre-deux-
guerres

Les théories des philosophes occidentaux (1836). La première histoire épistémique de la philosophie occidentale en japonais, par Takano Chōei

Frédéric Girard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1480>

DOI : 10.4000/ebisu.1480

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Référence électronique

Frédéric Girard, « *Les théories des philosophes occidentaux (1836). La première histoire épistémique de la philosophie occidentale en japonais, par Takano Chōei* », *Ebisu* [En ligne], 51 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1480> ; DOI : 10.4000/ebisu.1480

Les théories des philosophes occidentaux (1836)

La première histoire épistémique de la philosophie occidentale en japonais, par Takano Chōei

Frédéric GIRARD*

La philosophie occidentale était connue sous certaines de ses formes au Japon dès avant l'ouverture du pays qui s'est produite, dit-on, au moment de la restauration impériale en 1868. Il est peu aisé de savoir dans quelle mesure les théories philosophiques européennes y avaient pénétré, car l'on ne dispose guère que de matériaux documentaires livresques et encore sont-ils en nombre limité. En outre, qu'un livre se trouve sur les rayons d'une bibliothèque japonaise ne nous dit que peu de choses sur la manière dont il a été, le cas échéant, utilisé et encore moins sur son éventuelle influence dans l'histoire des idées, d'autant que la défiance régnait à l'encontre des idées étrangères qui risquaient d'être entachées de christianisme.

Néanmoins, nombre d'idées philosophiques avaient été introduites dans l'archipel, en premier par les jésuites dans l'important *Compendium de cosmologie, de philosophie et de théologie* qu'ils avaient élaboré en latin puis traduit en japonais à la fin du xvi^e siècle (Girard 2009, 2010, 2011a, 2011b, 2011c). La pénétration au Japon d'ouvrages chrétiens traduits en chinois, en dépit d'une censure à vrai dire peu alerte, est aussi pour beaucoup dans l'introduction des idées philosophiques. Par ailleurs, le savoir européen, scientifique et technique, a connu un succès à travers des ouvrages en néerlandais ou traduits en cette langue. Il a été véhiculé également par le biais des encyclopédies (Cryns 2003). Entre cette première et cette seconde

* École française d'Extrême-Orient.

vague d'introduction, des efforts ont été faits pour traduire les concepts philosophiques importés : on observe une certaine continuité non sans une disparité qui tient bien entendu à une différence de milieux intellectuels ainsi qu'à une interruption due à la répression du christianisme ; toute cette époque se caractérise par la volonté de se démarquer de la terminologie bouddhique, sans toujours toutefois y parvenir.

Il n'est dans ces conditions pas étonnant que, au début du XIX^e siècle, en 1836, un hollandisant, Takano Chōei 高野長英 (1804-1850), rédige un mémoire qui retrace de manière très concise et vivace l'histoire de la philosophie en Europe, de l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. La précision des connaissances dont il fait preuve pour son époque est étonnante. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une histoire descriptive, mais d'un bref historique qui fait état d'une évolution conçue comme inéluctable des idées philosophiques : d'une époque antique où l'on se préoccupait de métaphysique, de l'au-delà du monde sensible, l'on passe insensiblement, grâce à un progrès salutaire des connaissances, à une philosophie qui se préoccupe du monde sensible, de ce qui est perceptible par les sens, à commencer par la physique et les sciences de la nature. On voit dès le départ que, de l'époque des jésuites à celle des hollandisants, la philosophie n'a cessé de désigner en premier lieu les sciences de la nature et la philosophie de la nature et non pas l'ontologie ni la métaphysique qui s'intéressent à l'être en tant qu'être, ou à la discussion de l'être et de l'essence, ainsi qu'à l'acte même de philosopher qui interroge cet être en tant que tel. Le terme même usité dans le texte de Chōei pour désigner les philosophes, *gakushi* 學師 (maître de sciences) renvoie à l'usage attesté au cours du Siècle chrétien, dans les ouvrages et les lexiques rédigés par les jésuites, de *gakushō* 學匠, *gakusha* 學者, *kōgaku* 好學, *gakumon* 學問, qui, dans l'original latin est soit absent soit correspond à philosophe et philosophie. Il se réfère, en l'occurrence, au savoir naturel auquel accède par ses propres moyens l'intelligence naturelle de l'homme, par opposition au savoir provenant de la Révélation. Les composés incluant l'élément *gaku* sont privilégiés pour rendre les notions de philosophie et de philosophe, même si cet élément a, cela va de soi, une extension plus large. Ils sont usités également à propos des docteurs de l'Église, dans la mesure où ils font usage de la raison (Girard 2011b : 169-170).

Dans ce Siècle chrétien, la philosophie est bel et bien définie comme la science qui s'enquiert des principes premiers de l'univers et permet d'expliquer des phénomènes comme les éclipses et autres anomalies apparentes :

« Le terme de philosophie (*hirozobo*) se rapporte à cette règle constante que l'homme, lorsqu'il voit une chose nouvelle, s'en étonne et n'a de cesse qu'il n'en connaisse l'origine. Ainsi par exemple, s'il observe une éclipse solaire ou lunaire, il n'aura de cesse qu'il n'en connaisse la raison ; de là vient chez lui l'acte de philosopher (*hirozobaru*). Aussi, voit-on bien que la philosophie consiste à connaître le fondement des choses. » (Girard 1993 : 115-116).

Lorsque, par exception, il est fait mention dans un texte chrétien de l'être en soi, l'on ne peut croire qu'il ait eu une incidence ni exercé une réelle influence sur l'intelligentsia japonaise. La philosophie a été comprise dès le départ au Japon comme une philosophie naturelle et une science de la nature ; c'est cette acception qui perdure tout au long de l'époque des Tokugawa et qui est alimentée par le savoir encyclopédique en langue hollandaise.

C'est semble-t-il seulement à partir de l'ère Meiji que l'ontologie, la science de l'être en tant qu'être, devenant constitutive de la philosophie, commence à être connue sur le sol nippon de façon notable. C'est pourquoi, à notre avis, Chōei comme ses contemporains n'entendaient la philosophie pas autrement que comme science de la nature. Le terme de *gakushi* qu'il a choisi – y en a-t-il d'autres exemples ailleurs ? – traduit en conséquence bien celui de philosophe, entendu comme spécialiste de la philosophie naturelle. Les auteurs les plus modernes sélectionnés par lui sont d'ailleurs tous inclus parmi les philosophes dans les ouvrages européens. Dans ceux que nous avons pu consulter parmi les textes hollandais, on retrouve à peu près la même liste d'auteurs.

Parmi les œuvres japonaises traditionnelles traitant de médecine, les théories chinoises des cinq éléments et de la circulation des énergies apparaissent comme de pures spéculations auxquelles manquent des assises expérimentales, des preuves vérifiables ou des observations qui les confortent. Les résultats des sciences médicales européennes apparaissent aux yeux des Japonais, en l'occurrence des hollandisants, bien mieux étayés et beaucoup plus développés que les connaissances traditionnelles qui avaient cours au Japon. Dans le nouveau système de savoir qui s'impose de plus en plus, les sciences physiologiques (*seirigaku* 生理學, *seibutsugaku* 生物學 ou simplement *rigaku* 理學) apparaissent comme les sciences reines.

Les idées de principes mécaniques appliqués à l'étude et à l'analyse de la physiologie humaine, dans le cadre de la médecine européenne envisagée sous un angle empirique, ont été diffusées en Europe notamment grâce à

Herman Boerhaave (1668-1738), dans plusieurs de ses œuvres¹. Il a rendu courante l'idée que le corps humain était un mécanisme explicable à l'aide des seules données mesurables que sont en particulier la masse, la forme et la fermeté de ses parties formant une unité, en accord parfait avec les lois de la mécanique. Les maladies sont des défaillances d'une partie du mécanisme et le médecin est celui qui est en mesure de remettre en route les sections endommagées du moteur qu'est l'organisme humain. Ses idées ont également été introduites au Japon à travers les traductions en hollandais de certaines œuvres qui furent rédigées en latin, par lui-même ou par ses disciples, entre les années 1790 et 1830. Lorenz Heister (1683-1758) en particulier a de ce point de vue mécaniste – selon lequel les « fonctions de la nature » sont celles du corps humain et du système nerveux qui échappent au contrôle de l'esprit humain – critiqué le système d'explication vitaliste de la physiologie humaine d'un savant comme George Ernst Stahl (1660-1734). Selon ce dernier, l'action d'une « âme sensitive » ou « *anima* », dans la perspective aristotélicienne qui était assez courante en Europe, rendait compte de la totalité de la physiologie humaine : la nature est réductible à l'âme, d'où il suit que la médecine et la physiologie consistent en une connaissance de cette âme en tant que principe de mouvement du monde de la nature². S'il est vrai que ce mécanisme était surtout connu et utilisé à des fins pratiques, celles mêmes du praticien, et non pas selon ses présupposés et ses implications philosophiques, il n'en demeure pas moins que les conceptions générales du monde de la nature avec lequel il était imbriqué de manière très étroite ne pouvaient qu'être devenues de plus en plus

1. Dont les *Institutiones (Institutiones medicae : in usus annuae exercitationis domesticos digestae)* (Lugduni Batavorum : Van der Linden, 1708) et les *Aphorismes (Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis in usum doctrinae domesticae)* (Lugduni Batavorum : Van der Linden, 1709), de même que son *Discours sur l'utilité de la méthode mécaniste en médecine (Oration on the Usefulness of the Mechanical Method in Medicine)*, traduit par Kegel-Brinkgreve et Luyendijk-Elshout, sous le titre *Boerhaave's Orations*, Publications of the Sir Thomas Browne Institute, n.s., n° 4, introduction et notes par E. Kegel-Brinkgreve et A. M. Luyendijk-Elshout, Leiden, Brill, 1983, p. 96). Parmi ses émules, on compte de Gorter, van Swieten, Plenck, Huxham, Heister, etc. (Cryns 2003 : 344-345).

2. Lorenz Heister, *Compendium medicinae practicae* (traduit en hollandais en 1743 et publié en 1762), avec en introduction une *Dissertation sur l'excellence et la supériorité de la méthode mécanico-médicale* (Cryns 2003 : 349).

familiales au public japonais, également en dehors de la seule sphère des praticiens, tout au long du xviii^e siècle. Des traducteurs comme Udagawa Genshin 宇田川玄真 (1769-1834) ou Tsuboi Shindō 坪井信道 (1795-1848), l'un de ses élèves, ont joué un rôle prépondérant dans la diffusion de ces conceptions fondées sur l'idée d'une séparation stricte de la matière, c'est-à-dire de l'étendue, et de l'âme, pour faire du corps humain un mécanisme autonome, une structure corporelle, qui fonctionne en circuit clos, celui de la nature et non pas de l'âme : « Tous les changements qui interviennent dans le corps humain sont produits par le mouvement et la composition de ses parties » (*dat alle veranderingen, in het menschelyke lichaam voorvallende, door de Beweeging en de t'zamenstelling der Deelen voortgebracht worden*) (Cryns 2003 : 349)³. Il est vrai que, parfois, les traducteurs réintroduisent des puissances non matérielles, ou ont recours à un innéisme, à un principe naturel, plus ou moins clairement inspirés du confucianisme des Song et des conceptions médicales chinoises, pour rendre compte de la physiologie humaine. Ces principes remontent à Descartes, de manière explicite ou implicite, dans des œuvres comme le *Traité de l'homme* où ce sont non seulement les phénomènes corporels mais également les phénomènes mentaux qui sont expliqués par des mécanismes physiologiques, ce qui avait de quoi choquer les Japonais et dérouter leur tradition médicale.

Ces idées qui se situent de la sorte dans la ligne de développement du cartésianisme et de ses conceptions relatives à la physique, à l'anatomie et à leurs applications dans la médecine, ont été exposées par plusieurs physiologues et théoriciens de la médecine. Steven Blankaart (1650-1702), par exemple, a composé des traités d'anatomie et de médecine qui ont été traduits en japonais par Udagawa Genshin. Blankaart considère que l'homme est un être pensant et que sa raison est entièrement dépendante de Dieu, ce en quoi il suit le Descartes des *Méditations* et du *Discours de la méthode*. Mais lorsqu'il affirme que l'homme ne pense pas proprement par lui-même mais en et par Dieu, il s'écarte sensiblement du Descartes métaphysicien pour rejoindre les thèses d'autres théoriciens comme Geulincx (1624-1669), par l'intermédiaire de Cornelis Bontekoe (Cryns 2006 : 137). Dans

3. Heister renverse la théorie de Stahl en déclarant : « La nature n'est pas l'âme, mais la structure corporelle » (*De Natuur is niet de Ziel. De Lichaamlyke Bouw is de Natuur*) (Cryns 2006 : 357 et n. 655).

les traductions en japonais des œuvres de Blankaart par Udagawa Genshin, on remarque que le terme *shin* 神 qui traduirait naturellement le concept de Dieu (*God, Gode*), est utilisé non pas dans ce sens – Dieu est rendu chez les hollandisants au moyen d’une autre traduction devenue courante au Japon après le Siècle chrétien, « Maître du Ciel » (*tenshu* 天主) – mais dans celui de conscience, d’esprit ou d’âme, de raison, d’intelligence, en laissant de cette manière une connotation divine à l’exercice des facultés mentales et spirituelles de l’homme. Cet usage du terme de *shin* pour désigner la partie la plus profonde du mental humain n’est pas inconnu au Japon : il remonte bien entendu à la Chine, mais au xvii^e siècle le moine zen Takuan 澤庵 (1573-1646) l’a notamment rendu célèbre dans ses traités et sermons, ce en quoi il a été suivi par son émule guerrier, Yagyū Munenori 柳生宗矩 (1571-1646). Il est notoire que, dans ses traductions, Genshin a ignoré la pure doctrine mécaniciste de Blankaart selon laquelle l’âme n’est pas associée de façon organique au corps humain. Au contraire, ses traductions laissent à penser que les deux principes sont indissolublement reliés, comme s’il répugnait à admettre le mécanicisme d’inspiration cartésienne défendu par les théoriciens hollandais dont les conceptions se diffusaient au Japon non sans bien des confusions (Cryns 2006 : 142-149). Les modifications que Genshin introduit dans ses traductions ne sont pas des erreurs, même s’il est possible qu’il n’ait parfois pas véritablement compris la littéralité des textes. Ce sont des inflexions sémantiques volontaires, voire des lapsus, qui sont révélateurs d’une volonté de ne pas réduire le mécanicisme cartésien à une pure corporalité, mais de fonder l’explication des éléments régissant l’organisme humain dans des principes vitaux ou animaux qui, sans remonter à Dieu, n’en dépassent pas moins la seule dimension physique et mécaniciste du monde des corps et de la matière.

Durant l’époque des Tokugawa, le concept d’esprit, *spiritus*, a été introduit, connu et utilisé au Japon, hormis le christianisme, dans les domaines de la physiologie et de la médecine. L’esprit du physiologue et du médecin préside aux sensations, aux perceptions et aux mouvements du corps, par l’intermédiaire du système nerveux. Les « esprits animaux » (*spiritus animalis*) de Descartes désignent les énergies propres à l’âme en tant que principe d’animation d’un corps, et non pas les énergies vitales des animaux en tant qu’espèce (Cryns 2006 : 4-6). Cet esprit conçu comme un souffle ou un vent extrêmement subtil qui emplit l’univers entier possède par la force des choses un aspect matériel. C’est lui qui a été traduit par *ki* 氣 chez les

hollandisants japonais du XVIII^e siècle, ce qui n'était pas sans correspondre à la notion d'« énergie » (*ki*) dans la tradition sinologique, confucianiste et physiologique qui avait cours au Japon. Ce faisant, ils se sont écarté des traducteurs chrétiens qui, à dessein, avaient évité ce terme de *ki* pour rendre la notion d'esprit et d'Esprit saint afin que l'on ne confonde pas la notion chrétienne avec celle du confucianisme.

Chōei hérite non seulement du vocabulaire mis au point par ses prédécesseurs hollandisants, mais également des théories scientifiques occidentales qui oscillaient entre le mécanisme pur et un mécanisme tempéré par un « animisme », non pas religieux mais scientifique, ou un « vitalisme ».

L'histoire de la philosophie occidentale qu'esquisse Chōei se présente comme une histoire du développement des connaissances concernant la nature, ce que l'on appelait la philosophie de la nature, en allant de Thalès jusqu'à Leibniz et Wolff. Ce faisant, Chōei semble avoir voulu, par-delà le savoir scientifique nouveau qui dominait au Japon, mettre en lumière quelles en étaient les racines et les sources. Son enquête lui a révélé que, jusqu'à l'époque moderne, les théories abstraites qui puisent leur origine dans celles d'Aristote concernant en particulier les éléments ainsi que d'autres, dominaient, avant que la révolution copernicienne et les théories nouvelles de physiologues tels Bacon, Gassendi et Descartes, ne viennent leur donner des contours encore mieux définis au moyen de l'expérience. Chōei s'aperçoit que les anciennes théories, qualifiées de suprasensibles ou de métaphysiques, ne différaient guère des théories existantes au Japon, venant des conceptions chinoises des éléments, au point qu'il esquisse des comparaisons : le pythagorisme est similaire au bouddhisme, etc. Il est, de cette façon, amené à envisager un savoir vétuste et caduque, fondé sur des spéculations concernant le suprasensible, aussi bien sino-japonais qu'euro-péen, et un savoir pragmatique, effectif, représenté par les sciences expérimentales, que les ouvrages en hollandais ont importé au Japon. C'est selon lui en se fondant sur les connaissances du sensible, du physiologique, que l'on peut à nouveau, de façon légitime, élaborer une métaphysique qui ne soit pas sujet au doute.

Si telles ont été les habitudes japonaises d'envisager la philosophie durant les siècles où le régime des Tokugawa a instauré une tradition d'études, s'étonnera-t-on que, au moment où les frontières intellectuelles se sont plus largement ouvertes à l'ère Meiji, ce soient ces mêmes études de philosophie naturelle qui, en un premier temps, ont prévalu sur celles

de la métaphysique et de l'ontologie ? Toujours est-il que ce hollandisant fait preuve de brio dans son traitement de la philosophie européenne et donne une idée de l'étendue des connaissances la concernant qui circulaient jusqu'à son époque et d'une certaine familiarité avec la matière traitée.

Ce hollandisant, Takano Chōei, est le troisième fils de Gotō Jikkei 後藤實慶, samurai du fief de Mizusawa de Mutsu dans le nord du Japon, affilié à la puissante famille Date. À la mort de son père, en 1812 (Bunka 9), il devient fils adoptif de Takano Gensai 高野玄齋 (1771-1827), un médecin du fief, qui est pour lui un oncle maternel. La chose s'est faite naturellement car Chōei fréquentait depuis son plus jeune âge sa famille maternelle. Gensai est quant à lui un disciple du fameux hollandisant Sugita Genpaku 杉田玄白 (1733-1817), personnage qui a joué un rôle certain dans sa vocation de s'adonner aux études occidentalissantes. Chōei a pour nom personnel Yuzuru 譲, comme surnom Zuikō 瑞臯, Kyōmu sanjin 驚夢山人, Genmu sanjin 幻夢山人, et pour appellations courantes Kyōsai 卿齋, puis Chōei 長英. Chōei est une personnalité singulière dès sa jeunesse : une partie de son caractère atypique peut se comprendre par l'atmosphère de révolte régnant dans la région de Toyama qui a connu le grand soulèvement populaire de 1813 (Bunka 10), mouvement chanté et scandé par des artistes ambulants, tels le moine itinérant Yashitei 野氏體, dans la région de Tsugaru dont la population résistait ou s'opposait de la manière la plus franche à la levée annuelle des impôts.

En 1820 (Bunsei 3), malgré l'opposition de son oncle, il se rend à Edo pour étudier la médecine et les sciences hollandaises, en compagnie de son beau-frère Takano Tansai 高野湛齋, à l'école du médecin hollandisant Sugita Hakugen 杉田伯元 (1763-1833). Il devient disciple de Yoshida Chōshuku 吉田長叔 et, à la mort de celui-ci (1824 ; Bunsei 7), il se rend à Nagasaki en 1825 (Bunsei 8) en compagnie d'Imamura Hoan 今村甫庵 (1796-1866), à l'école de Philipp Franz von Siebold (1796-1866), la Meiryū gakusha 鳴瀧學舎. Il y devient « docteur » (1826 ; Bunsei 9) avec un mémoire rédigé en hollandais et intitulé « Sur les baleines et la capture des baleines » (*Kujira oyobi hogei ni tsuite* 鯨及捕鯨について). Il se montre en mesure, au bout d'une année et demi de séjour, de traduire des textes japonais en hollandais. Ses connaissances linguistiques s'étendront par la suite à l'allemand, au français et à l'anglais. Il étudie la chimie et la biologie ainsi que, plus tard, les choses de l'Occident auxquelles il semblait déjà ouvert, si l'on

considère son attitude accueillante devant l'arrivée de vaisseaux étrangers sur les côtes japonaises. Il semble avoir été l'un des étudiants les plus doués de cette école, notamment en médecine et en langues, tout en se faisant remarquer par un caractère quelque peu hautain et impérieux auprès de ses condisciples, ainsi que par un mode de vie passablement excentrique, qui suscitèrent de l'inimitié envers lui.

En 1828 (Bunsei 11), on le voit absorbé par la traduction d'un *Traité de chimie hollandais*, en vingt volumes, dans la résidence de Nagasaki du fief de Hirado, et par la cueillette de plantes médicinales, sur les îles de Tsushima et d'Oki. Le 28 du 7^e mois, il apprend la mort de son père adoptif mais, renonçant à son héritage, il décide de rester à Nagasaki. Au même moment, le premier jour du 11^e mois, survient l'affaire Siebold : ce médecin et naturaliste allemand, arrivé au Japon en 1823 (Bunsei 6), avait fondé l'école Meiryū gakusha dans les environs de Nagasaki, et sera l'auteur d'une encyclopédie, le *Japon* (*Nippon* 日本, 1832-1858), d'une *Botanique japonaise* (*Nihon shokubutsushi* 日本植物誌, 1835-1870) et d'une *Zoologie japonaise* (*Nihon dōbutsushi* 日本動物誌, 1833-1850). Au moment de rentrer dans son pays, il avait emporté avec lui des cartes du Japon malgré les interdictions shōgunales, ce qui avait suscité de sévères représailles parmi ses émules ainsi que son expulsion du pays une année après, expulsion en vigueur jusqu'en 1858, année où il est entré au service du Bakufu comme conseiller diplomatique (Bartholomew 1989 : 39-40). Par crainte d'être accusé de complicité, Chōei fuit les événements à Kyūshū, à Kyoto et à Nagoya, puis rejoint Edo en 1830 (Tenpō 1, 10^e mois), où il se voue aux études occidentales, notamment à la physiologie, tout en exerçant la médecine, dans une école qu'il ouvre à Kōjimachi, Kaizaka (11^e mois). Il publie dans ce domaine un *Compendium sur l'origine de la médecine [= la physiologie] selon les théories occidentales* (*Seisetsu igen sūyō* 西説醫原枢要) en 1832 (Tenpō 3), le premier ouvrage du genre publié au Japon, afin de présenter les nouvelles théories physiologiques qui venaient de naître en Occident, trop peu connues selon lui, en regard de la médecine dont elles constituaient pourtant le fondement. Sa conception de la connaissance scientifique reflète celle de Bacon et hérite, au Japon, de celles de Sugita Genpaku et d'Ōtsuki Gentaku 大概玄澤 (1757-1827) : elles ont à s'enquérir, selon lui, d'un principe fondé sur l'observation, qu'elles présentent comme une science du réel fonctionnelle et un rationalisme positif partant de l'expérience. Durant son séjour à Edo, il écrit et traduit une quarantaine d'ouvrages, dont les deux tiers relèvent

du domaine de la médecine. On lui doit aussi des essais sur le Japon rédigés en hollandais : « Sur la plantation du théier et la façon de fabriquer le thé au Japon » (*Aankweeking van den theeheester en bereiding van den thee op Japan door*), « Règles cérémonielles des femmes japonaises » (*Zedeleer van Japansche vrouwen*), « Sur l'habillement des femmes » (*Van het opschikken der vrouwen*), « Rites de mariage » (*Plegtigheden bij het huwelijk door*).

Plusieurs ouvrages de lui annoncés par ailleurs (en 1837 dans *Hieki yōhō* 避疫要法 [Méthode essentielle pour écarter les maladies]), l'*Abrégé historique de la Hollande* (*Oranda shiryaku* 和蘭史略) et les *Articles sur l'Occident* (*Seiyō zasshi* 西洋雜誌), ne semblent pas avoir vu le jour. D'autres opuscules, comme les *Théories des philosophes occidentaux* (*Seiyō gakushi no setsu* 西洋學師ノ説) ou l'*Histoire de la Hollande* (*Oranda seiki* 和蘭世紀), sont indiqués dans son carnet de notes personnel (*Bunken manroku* 聞見漫録), mais ils semblent n'être que des matériaux préparatoires rédigés en vue de la publication des deux ouvrages précédents. Ces titres indiquent que c'est au cours de son séjour à Edo que Chōei s'est intéressé aux sciences occidentales ainsi qu'à la situation de l'Occident, en partie sous l'influence de Watanabe Kazan 渡辺華山 (1793-1841) qu'il fréquente et assiste à partir de 1832 (Tenpō 3). Lors de la grande famine de l'ère Tenpō, il fait paraître des *Considérations sur les deux moyens de sauver des calamités* (*Kyūkō nibutsukō* 救荒二物考) ainsi que sa *Méthode essentielle pour écarter les maladies* afin de combattre ce fléau. Au moment de l'affaire du *Morrison*, il critique vivement la politique protectionniste du Bakufu dans ses *Récits de rêve de l'antsuchinoe-inu* (1838) (*Bojutsu yume monogatari* 戊戌夢物語), ce qui lui vaut d'être emprisonné à vie le 10^e mois de 1838 (Tenpō 9). L'ouvrage se proposait de démontrer l'inéptie des mesures gouvernementales protectionnistes, désastreuses à terme pour le Japon selon Chōei, qui avaient été prises à l'encontre du *Morrison*, ce navire de commerce américain qui avait voulu pénétrer, l'été de 1837 (Tenpō 8) dans la baie d'Uraga, et en avait été chassé sous les salves des canons japonais (Sugimoto & Swain 1989 : 344-346). Selon son opuscule, Chōei croyait qu'il s'agissait d'un navire anglais et avait identifié *Morrison* au sinologue anglais du même nom. Le dernier jour du 6^e mois de 1844 (Tenpō 15), il réussit à s'évader grâce à un incendie survenu dans sa prison et vit dans la clandestinité dans plusieurs villes et provinces, à Edo, à Satsuma et à Uwajima, fiefs dans lesquels il enseigne l'art militaire (il est l'auteur d'une traduction du *Sanpei takuchiku* 三兵答古知機 [Tactiques des trois arts martiaux]). Il revient à Edo le 8^e mois de 1849

(Kaei 2), après s'être défiguré le visage à l'aide de médicaments, y travaille la médecine et fait des traductions, mais il se fait surprendre la nuit du 30 du 10^e mois de 1850, et finit par se suicider.

Le texte même des *Théories des philosophes occidentaux* est un manuscrit autographe de Chōei, conservé par l'un de ses descendants, Takano Chōun 高野長運. Il s'agit d'une liasse de papier qui ne comporte pas de titre. La restitution proposée de celui-ci n'est qu'une simple hypothèse ; elle semble néanmoins assurée car on n'en voit guère d'autre qui puisse la remplacer, au vu des intitulés des œuvres qui sont connues de lui. L'ouvrage appartient, comme on l'a dit, au genre des histoires de la philosophie naturelle ou des sciences de la nature. Chōei y retrace des théories allant de Thalès à Leibniz et à Wolff, ainsi que des principaux disciples de ce dernier dont seuls les noms sont mentionnés. Il s'inspire à l'évidence d'un ou de plusieurs ouvrages occidentaux, en langue hollandaise, mais que l'on ne peut identifier. Dans l'état actuel des hypothèses, on a supposé qu'il provient d'un ouvrage à caractère scientifique rédigé en néerlandais, datant de la fin du xviii^e siècle, et comportant en appendice un exposé historique des « théories » philosophiques et scientifiques occidentales, appendice auquel il se serait intéressé de près et dont il aurait fait le fondement de la présente notice. On peut également imaginer qu'il a puisé dans une ou plusieurs encyclopédies : celle en hollandais d'Egbert Buys, par exemple, comporte des articles recouvrant l'histoire de la philosophie de Chōei et presque tous les auteurs traités par lui s'y trouvent. On peut donc croire que ces « théories » étaient connues au Japon avant la rédaction de l'opuscule de Chōei. Le texte même suggère que son auteur n'a pas procédé à une traduction littérale, mais seulement à une prise de notes de lecture assez succincte, agrémentée de commentaires personnels, mais néanmoins suffisamment substantielle quant à la teneur : son œil est guidé par un intérêt presque unique, celui de retracer l'origine des théories actuelles sur les sciences de la nature, tout en marquant les principaux moments de leur développement à partir de l'époque où elles se sont constituées, chez Aristote en premier lieu.

Il brocarde les discours qualifié de « creux » du philosophe péripatéticien, le premier à avoir élaboré la théorie des « quatre éléments primordiaux », qui ont cédé le pas par la suite à la recherche de la vérité établie à partir de l'observation réelle des phénomènes ; cette méthode aurait véritablement vu le jour avec Copernic, qui a mis en évidence la théorie du géocentrisme.

Celle-ci a été reprise puis étendue grâce à Galilée, à Francis Bacon et aux Français Gassendi et Descartes. Ce dernier, qui « a eu le mérite de vouloir pénétrer la vérité positive en rejetant les théories séculaires », fait en quelque sorte figure de fondateur du positivisme moderne que Bacon a illustré plus que tout autre. À partir d’eux, la science moderne s’est établie définitivement grâce aux trois grandes figures que sont Newton, Leibniz et John Locke.

Le cœur de l’exposé de Chōei est marqué par le passage, ou la révolution, qui s’est effectué entre « un discours creux sans fondement », celui d’Aristote et de ses prédécesseurs, qui partent du supra-sensible, de ce qui est au-delà des formes (*keijō no gaku* 形而上の學), en l’occurrence « la vieille théorie du Yin et du Yang et des quatre éléments » (*sic*), pour en inférer le sensible, le physique, ce qui est en-deçà des formes (*keika no gaku* 形而下の學), vers un savoir positif fondé sur l’observation effective des phénomènes, les « nouvelles théories », qui prennent pour point de départ obligé le sensible, ou le physique, afin, sur ce fondement, d’atteindre le supra-sensible (*keijō*). Chōei fait porter son intérêt sur un renversement méthodologique qu’il décrit en ces termes : d’une méthode déductive on passe à une méthode inductive. Il est aussi manifeste que, ce faisant, Chōei ne condamne pas la validité de la science du supra-sensible, de la « métaphysique », mais seulement la façon de l’appréhender.

Au travers de ses remarques, on croit ressentir l’attrait irrésistible qu’éprouvait Chōei envers tout ce qui est « nouveau », c’est-à-dire selon lui ce qui est fondé sur l’expérience. Il identifie implicitement la vieille pratique des sciences en Occident aux spéculations du confucianisme des Song – qu’on appellera par la suite le « néo-confucianisme » – qui étaient en honneur au Japon. La doctrine platonicienne d’une âme libre et de nature divine, tombée par accident dans un corps de nature terrestre qui l’a rendue ignorante et impure, est rapprochée de celle de l’esprit (*shin* 心) selon Zhu Xi, qui doit retrouver sa nature et son principe par-delà les passions et les désirs qui obturent sa véritable nature. Sa démarche est critique à l’égard d’une quête des principes au moyen de l’examen des choses (*kakubutsu kyūri* 格物窮理), terme du confucianisme des Song qui désigne à cet endroit de l’exposé l’étude de la nature, objet de la réflexion des présocratiques tombé en désuétude chez Socrate même, ainsi que chez son disciple Platon. Vis-à-vis de Socrate, Platon lui-même est comparé au fidèle disciple Yanzi 顏子 en regard de Confucius. De manière incidente, il semble également

critique à l'égard de la doctrine de l'immortalité de l'âme et de sa transmigration chez Pythagore, dans laquelle il croit voir un équivalent de la doctrine bouddhique du *karma*.

On notera des comparaisons esquissées à plusieurs reprises entre doctrines orientales et occidentales : les philosophes grecs Thalès et Pythagore devancent le philosophe chinois Confucius, non sans quelque exagération dans le comput du temps ; la théorie de l'immortalité de l'âme et de la transmigration de Pythagore est à rapprocher de celle du bouddhisme, religion qui se caractérise par sa théorie de la temporalité analysée en trois phases (passé, présent, futur), ce qui correspond à la théorie des Sarvāstivādin (Issaiubu 一切有部), « ceux pour qui existent toutes les dimensions du temps (passé, présent, futur) », théorie qu'ignorait bien entendu Chōei ; le rapport de maître à disciple entre Socrate et Platon est comparé à celui existant entre Confucius et Yanzi ; la théorie de l'âme platonicienne est comparée à celle de l'esprit de Zhu Xi ; la théorie des quatre éléments (eau, air, terre, feu) de l'Antiquité, chez Aristote, est implicitement assimilée à celle du Yin et du Yang des Chinois. Les comparaisons qu'il esquisse entre les philosophies orientale et occidentale servent à étayer le propos de Chōei : dans tous les cas, on part du supra-sensible pour aller au sensible et non pas l'inverse. Ces parallèles laissent à penser que s'il y a une sorte de bien intellectuel commun à l'humanité, et que l'équivalent oriental de la philosophie occidentale est avant tout le confucianisme, il est néanmoins patent que c'est de l'Occident que vient la lumière et que les théories orientales font partie d'un héritage désuet – ce que montrent justement les parallélismes – qu'il y a tout avantage à abandonner.

Malgré certaines erreurs, confusions et inexactitudes dans ses descriptifs et définitions, Chōei campe assez bien les philosophes qu'il passe en revue : Thalès et l'école ionienne ; Pythagore qui étudie l'astronomie et utilise les mathématiques apprises des Égyptiens pour rendre compte de l'harmonie de l'univers ; Parménide et Zénon d'Élée, l'inventeur de la logique ; Socrate, le père des philosophes, des « maîtres du savoir » (*gakushi no chichi* 學師の父), qui a inauguré l'enseignement de la politique et d'une sagesse de vie faite de bonne mesure, restée un modèle pour sa prolixe postérité. Platon, qui a fondé l'Académie, s'intéresse aux rapports entre l'être (les formes sensibles, la terre) et le non-être (le supra-sensible, Dieu) ; Aristote, le fondateur de l'influente école des Péripatéticiens, est le premier à avoir fait la synthèse de toutes les disciplines et dont la préoccupation première

est de trouver des critères de vérité, au moyen de la logique et de l'étude des principes (*kyūrigaku*). Les écoles hellénistiques d'Épicure et du Stoïcisme de Zénon cherchent, la première, la vérité dans les sens ainsi que l'apaisement du corps et de l'esprit comme principe de vie sage, loin de toute quête des sciences de la nature (*rigaku*), et, la seconde, vise à s'accorder à la nature (*shizen*) en suivant les lois (*hōsoku*). L'atome mis en avant par Épicure est en réalité, note-t-il, une découverte de Démocrite. L'école alexandrine de l'éclectique Potamon a périclité devant la vitalité nouvelle des écoles de Platon et d'Aristote, le Lycée ayant définitivement pris le pas sur sa rivale. Mais, l'expérience a peu à peu mis à mal toutes les anciennes théories, à commencer par l'hypothèse des quatre éléments de l'école aristotélicienne, tombée peu à peu en désuétude. De même, la thèse de la rotation céleste de Ptolémée a été détrônée par l'héliocentrisme de Copernic au xv^e siècle, grâce à la découverte de systèmes explicatifs qui, comme celui du géocentrisme, se fondent sur des observations expérimentales.

Chōei reconnaît à Descartes d'avoir inauguré une ère nouvelle. Néanmoins, aucune allusion n'est faite à son *cogito* ni à ses recherches métaphysiques touchant l'existence d'une âme immortelle ni non plus à l'existence divine fondées sur des « chaînes de déduction ». Seuls sont mentionnés ses travaux scientifiques fondés sur les mathématiques, la physique (*kyūrigaku*) ou l'astronomie : son principal mérite est d'avoir voulu mettre à découvert, dans un milieu pourtant hostile et peu crédule, des vérités positivement établies (*jitsugaku no shinri* 實學の眞理). Chōei se montre à cet endroit très au courant des polémiques scientifiques et de leurs enjeux : la seule erreur de Descartes a été de réfuter l'existence du vide et d'admettre ce faisant l'existence d'un fluide interstellaire. Au lieu de cela, Francis Bacon explique toutes choses par la seule action de la nature (*zōka* 造化), en balayant de façon définitive les « vieilles théories » à caractère surnaturel ou humain (*jinriki* 人力). Chōei accorde de l'importance à sa thèse selon laquelle il n'est pas de vrai « vide » sous le ciel et qu'un fluide permet les mouvements stellaires, point sur lequel Descartes reste d'après lui prisonnier des théories anciennes. C'est Francis Bacon qui a définitivement balayé toutes les « vieilles théories », a établi la vérité des « nouvelles », et a permis que prennent place des théories qui expliquent toutes choses par l'action de la nature (*zōka*) et non plus par celle d'une force surnaturelle ou d'une force comme celle de l'homme (*jinriki*), chez les trois géants que sont Newton, Leibniz et Locke. Newton, notamment, a démontré

grâce aux mathématiques qu'il y avait un vrai vide dans le ciel, c'est-à-dire que, contrairement à la thèse de Descartes, l'univers lui-même était du vide, d'où il s'ensuivait que les mouvements stellaires ne dépendaient pas d'un « fluide », mais des seules forces d'attraction et de gravité. Depuis lors, plusieurs tendances philosophiques exercent une influence toujours sensible à l'époque de Chōei : Leibniz qui a développé, dans sa *Théodicée*, une « métaphysique », science de Dieu qui traite des éléments premiers de toutes choses ainsi que de leurs principes éternels ; Locke qui a cherché à délimiter le champ de l'entendement humain (*jinsbin seishin* 人身精神), en s'appuyant sur des principes et l'expérience ; et Wolff qui, en reprenant la méthode leibnizienne du calcul infinitésimal, a introduit les méthodes mathématiques dans toutes les sciences, et permis à sa descendance, encore vivante à l'époque de Chōei, de développer des sciences expérimentales qui échappent à toute fausseté.

Le tableau peint par Chōei est résolument optimiste : l'homme va de façon inéluctable d'une plus grande fausseté vers une plus grande vérité, grâce au développement de méthodes scientifiques qui se perfectionnent au cours du temps et qui repoussent à l'infini les limites des préjugés humains. Il est évident que pour lui les méthodes qui avaient montré leur réussite, l'expérience (*keiken* 經驗), l'observation réelle (*jissoku* 實測), ou le calcul mathématique (*sūgaku* 數學), sont la seule issue par laquelle le Japon peut trouver à se développer sur le plan scientifique en intégrant les apports. On ne voit nulle condamnation de la métaphysique, qui a droit de cité, mais doit aussi être explorée scientifiquement. Il est clair que, dans son vocabulaire même, Chōei décrit une discipline ou un ensemble de disciplines qui est à cheval entre les sciences, les sciences de la nature, la physique, la métaphysique, et la philosophie ; il ne saisit peut-être pas véritablement toute la portée que recouvrent les termes qu'il emploie et qu'il cherche à rendre en japonais, non sans se situer sur un arrière-fond japonais dans lequel sciences occidentales et confucianisme des Song avaient cherché à se rejoindre : *rigaku* (science des principes), *kyūrigaku* (physique, philosophie ou métaphysique⁴), *jitsugaku*

4. Dans cette perspective comparatiste, le *ri* est le principe sous-jacent aux choses du monde de la nature qui en est en même temps le principe d'unité. La recherche et l'appréhension de ce principe vient au bout d'une étude exhaustive de leur nature (*jinsi kyūri* 盡性窮理), d'une pénétration du principe par l'examen des choses concrètes

(science positive, science du réel, c'est-à-dire fondée sur l'expérience, sur l'observation des phénomènes en-deçà des formes, non creuse), *keiika no gaku* (sciences de l'en-deçà des formes, du sensible et du physique), *keijō no gaku* (science de l'au-delà des formes, du supra-sensible et du métaphysique). Néanmoins son propos n'est pas celui, purement descriptif et technique, d'un simple traité scientifique ; il cherche à mettre en évidence des théories qui fondent l'ensemble de toutes les sciences particulières, ce qui est précisément le propos de la métaphysique ou de la philosophie chez Aristote. Il est néanmoins clair qu'il s'intéresse avant tout à la philosophie en tant qu'elle est en rapport avec la physique et les sciences de la nature : Chōei se fait le témoin des préoccupations de son époque ainsi que de celles des ouvrages qu'il lisait en hollandais ou en chinois.

Chōei arrive en résumé à présenter ainsi cinq disciplines qui composent la philosophie et qu'il semble considérer comme formant un système valide et stable de l'organisation du savoir humain :

- la logique (*redenkunde*) ou « science de la connaissance des lois » (*chiri gigaku* 知理義學), qui détermine la vérité ;
- l'éthique (*zedenkunde*), qui traite du droit, de l'éducation et de la politique ;
- la science de la nature (*naturkunde*), c'est-à-dire la physique, ou « science qui scrute les principes par l'examen des choses » (*kakubutsu kyūrigaku*) ;
- la métaphysique (*bovennatuurkunde*), qui prend connaissance du caractère de toutes les choses qui sont perçues par les cinq facultés sensorielles ; elle inclut l'ontologie, la psychologie, la cosmologie et la théologie ;
- les mathématiques (*wiskunde*), la science qui mesure les choses, la « science des nombres » (*sūgaku*).

Chōei note l'existence de nombreuses autres disciplines, mais elles se laisseraient, selon lui, réduire à l'une des précédentes. Il s'agit de la littérature, de l'histoire naturelle, des chroniques. Il fait une mention spéciale de la science historique (*historia*) : bien qu'elle reste de prime abord à la surface

(*kakubutsu kyūri*). Les termes employés tendent à se vider de façon insensible de leur contenu proprement confucianiste (Sugimoto & Swain 1989 : 303). Par exemple, le terme de « physiologie » était rendu par *jinshin kyūrigaku* 人身窮理學 (science de la recherche des principes dans le corps humain) en 1832 par Ogata Kōan 緒方洪庵, tandis que Chōei le rendait par *igen* 醫原 (source de la médecine ou enquête médicale) ou *genbyō* 原病 (recherche des maladies) (Sugimoto & Swain 1989 : 384-385).

des faits, lorsqu'on arrive à expliquer les phénomènes dans leurs ressorts – leur dimension intérieure dit Chōei – leur origine s'éclaire d'elle-même, et c'est alors que la relation historique peut porter le nom de science de l'histoire. Chōei semble parler pour lui-même : le présent opuscule dont il est l'auteur tient toute sa valeur du fait qu'il montre quels en ont été les ressorts et les enjeux et non pas parce qu'il retrace une histoire factuelle de la philosophie ; l'évolution de l'esprit humain est celle même de ses propres conceptions.

Un ami et contemporain de Chōei, Watanabe Kazan, présente une conception de la philosophie et des catégories du savoir réduite à quatre éléments, et culminant avec les sciences de l'esprit et du divin, sans donner une place à part aux mathématiques.

« On procède comme on vient de le voir concernant les grands troubles jadis et naguère, mais touchant la Grande Voie (*daidō* 大道), même si maintenant elle n'arrive pas au même niveau de jadis en quelque pays que ce soit, quand on en arrive aux sciences naturelles (*butsurei no gaku* 物理ノ學) celles de jadis n'atteignent pas le niveau d'aujourd'hui. Il semble que les étrangers qualifient la Grande Voie de science du divin (*kami no gaku* 神ノ學) sous le vocable de *goddelijkheid* (divinité). Le divin (*kami*) est esprit (*kokoro*), réguler l'esprit est réguler le corps et réguler le corps signifie que l'on est immédiatement divinité (神ハ心ニテ心ヲ修ルハ身ヲ修ルニテ、身ヲ修ルハ、タダチニ神也ト申ス心ニテ), ce que l'on entend par divin (*goddelijkheid*), ce en quoi jadis l'on devenait souverain grâce à la vertu. Dans les époques ultérieures, l'intelligence humaine (*jinchi* 人智) s'est développée, les manières de faire les plus simples ont périclité et les affaires sont devenues de plus en plus complexes. Un seul homme ne parvenait plus à régner, en conséquence de quoi des hommes divins (*shinjin* 神人) n'apparurent plus dans le monde. En fin de compte, les deux voies de la religion et de la politique (*kyōsei* 教政) se sont scindées, ce que l'on a appelé science du droit (*rechtsgeleerdheid*). Tel est le sens selon lequel maîtres et lettrés (*shiju* 師儒) se sont distingués dans le *Cérémonial de Zhou*. Que néanmoins les deux voies de la religion et de la politique s'érigent, si une vie humaine est en danger sans médecin il sera impossible de la sauver. Voilà bien pourquoi les hommes divins de jadis étaient en mesure et d'invoquer par des incantations et de guérir par une thérapie. Mais dans les temps ultérieurs il est devenu impossible de traiter à l'aide de ces deux méthodes, la voie de la médecine est apparue comme science spécialisée, ce que l'on appelle *geneeskunde*. Grâce aux trois voies que nous venons de passer en revue, les moyens de réguler la vitalité des hommes sont au complet. Néanmoins, cela s'applique seulement à l'administration d'un pays et il s'avère impossible de trouver les moyens de sauver la terre entière. En conséquence de quoi sont apparues les sciences de la

nature (*butsuri no gaku*). Cette science qui met en évidence le principe selon lequel, au plan des énergies (*kirui* 氣類), naissent toutes choses en bas à partir de l'atmosphère (*dampkring*) (*daiki* 大氣), des vents et des nuages, ainsi que (*keirui* 形類) les plantes, les arbres, et les insectes en bas à partir du soleil, de la lune, des étoiles et des constellations, est qualifiée de philosophie (*wijsbegeerte*). Ces quatre sciences s'aident mutuellement et reviennent toutes, dans leur visée, au divin (*goddelijkheid*) de la Grande Voie, ce qui est qualifié de science des signes divins (*teekenkunde*). C'est dans ce sens que grâce à elle les Chinois déclarent : « En ce pays, il est un excellent souverain du monde, un souverain qui régule le monde, qui se trouve au dessus de la puissance du souverain du Samgha et du souverain de la population ». [Recueil de textes sur le gouvernement impérial, *Huangchao jingshi wenpian* 皇朝經世文編, vol. 83, Chang Zhentao 張甄陶]. Que si pourtant les pays ne fonctionnent pas de la sorte, tout du moins nous en avons esquissé le sens dans ses grands traits. » (Watanabe [1839] 1971 : 20).

Les divisions du savoir en Occident mettent au sommet la philosophie tandis que les connaissances appliquées sont reléguées à un plan subsidiaire, selon Kazan :

« La politique a pour priorité de nourrir le talent pour former des hommes de bien, selon, dans l'ordre, quatre disciplines (*shigaku* 四學) : en premier, la Voie de la doctrine (*kyōdō* 教道)(*godgeleerdheid*), en second, la voie du gouvernement (*seidō* 政道)(*rechtgeleerdheid*), en troisième la science médicale (*igaku* 醫學)(*geneeskunde*), et en quatrième, la philosophie (*butsurigaku* 物理學)(*wijsbegeerte*) – ces quatre disciplines ont pour objet la vertu lumineuse (*meitoku* 明德), le gouvernement de la population, *chimin* 治民, la préservation de la vie (*sessei* 攝生), et la connaissance par scrutation (*kakuchi* 格智). Ensuite, viennent les arts et techniques (*geijutsu* 慧術)(*kunsten*) – la science où l'esprit et la connaissance entrent en correspondance avec le corps (*shinchi shitai ni ōzuru no gaku* 心智四體ニ應ズルノ學), la peinture (*gagaku* 畫學), la danse et la musique (*bugaku* 舞樂) –, ensuite les métiers manuels (*teshoku* 手職)(*handwerken*), qui font appel à un savoir spécialisé pour l'appliquer à toutes les techniques. » (Watanabe [1839] 1971 : 24-25).

Cette première synthèse de l'histoire de la philosophie occidentale, effectuée au Japon avant l'introduction massive des connaissances occidentales, est remarquable de clarté et de concision, en dépit de quelques distorsions et erreurs d'appréciation que l'on est en mesure de relever çà et là. Elle montre comment l'esprit humain s'est mis en marche pour s'enquérir de la vérité et, pour ce faire, s'est écarté des erreurs afin de l'examiner. Selon Chōei, ce processus est celui-même par lequel l'on s'est écarté des spéculations et des théories « creuses » pour examiner le « réel », l'on s'est éloigné des discours

aléatoires sur le « supra-sensible » pour explorer le champ de l'expérience « sensible ». Qu'il le sache ou non, Chōei, faute de l'avoir initié, participe d'un renversement épistémologique dans un Japon qui était accoutumé de penser qu'« ancien » était synonyme de « vrai » parce que dûment avéré et éprouvé, et que « nouveau » voulait dire « fallacieux » car non encore attesté à l'aide d'exemples éprouvés. Le principe d'autorité fondé sur la parole révélée des Sages ou sur le Livre sacré consignait cette parole est résolument abandonné au profit de la seule instance qui compte : l'expérience.

Takano Chōei, *Les théories des philosophes occidentaux* (1836)

Traduit par Frédéric Girard¹

C'est depuis fort longtemps que les philosophes² sont apparus en Occident.

1. Dans notre traduction, nous nous sommes fondé sur l'édition commentée de la *Nihon shisō taikai*, volume 55. Nous avons à dessein porté les dates des philosophes et personnages mentionnés par souci d'intelligibilité. Parfois, elles entrent en désaccord avec les calculs quelquefois approximatifs de Chōei.

2. *Gakushi* 學師, ici traduction de *wijsgeer*, philosophe, selon les éditeurs de la *Nihon shisō taikai*. Le dictionnaire *Edo haruma* 江戸波留摩, vol. XIII, traduit *wijsgeer* par *sekigaku gakusha* 碩學學者, et, vol. III, *filosoof* par *sekigaku* et *filosofie* par *kōju* 鴻儒, *dōjō no gakumon* 同上ノ學文, *kyūrigakujutsu* 窮理學術. Chōei semble avoir adopté ce terme en fonction des conceptions communes à son époque. Le maître en savoir et en sciences définit philosophe. Watanabe Kazan 渡辺華山 (1793-1841) en parle en ces termes : « Question : Existe-t-il un homme remarquable dans cette branche chez vous ? Réponse : Le dénommé Bergstein. Employé chez un négociant en vins d'Amsterdam, il est d'un naturel peu ordinaire. Un maître en savoir (*gakushi*) l'a instamment incité à lui confier sa formation si bien que Bergstein est devenu accompli dans les disciplines de l'astronomie et de la géographie et est devenu un philosophe naturaliste hors pair (*sekigakusha* 碩學者). Âgé cette année de 22 ans, il a accédé au poste de professeur d'Université (*hoogleeraar*, *gakutō daiichi* 學頭第一) à l'Académie (= Université), et avait 3 800 disciples. » (Watanabe [1838] 1971 : 93).

Le maître en savoir (*gakushi*) est, selon Kazan, celui qui, en Occident, est passé par toutes les filières jusqu'au bout, une fois les talents et les vertus parvenus à accomplissement (*seisai seitoku* 成才成徳) : des écoles primaires (*yōgakuin* 幼學院), aux écoles provinciales d'enseignement général pour la population (*shōgakkō* 小學校, *burgerscolen*) ou internats (*kostcholen*), dans lesquelles toutes les matières sont enseignées au stade de la propédeutique, aux collèges de langues, dits de latin (*ratengaku* 羅甸學, *collegiën*), ou par la filière des écoles et universités privées (*gigaku* 義學, *maatschappij*), pour arriver, en fin de compte, aux instituts d'État (*kyōin* 教院) où l'on devient maître en sciences (*gakushi*). L'enseignement principal pour les élites se trouve dans les universités (*daigakkō* 大學校),

Les débuts en remontent à Thalès³ et Pythagore⁴. Toutes époques comparées, ils devancent de quelque cent cinquante ans⁵ Confucius⁶. Thalès est né en Ionie, à Milet, en Grèce ; il est le premier des Sept Sages⁷. Aux abords de l’an trois mille trois cent trente de la création⁸, au plus fort de son activité, il ouvrit une école en Ionie. Il est le fondateur de l’école ionienne. Parmi les adeptes de son école, les quatre plus remarquables qui en soient issus sont Anaximène⁹, Anaximandre¹⁰, Anaxagore¹¹ et Archéalos¹². Anaxagore s’appliqua, parmi toutes les sciences, à l’étude des corps célestes. Quelqu’un l’apostropha de la façon suivante : « Pourquoi ne prends-tu pas en considération ta patrie ? » Ce à quoi Anaxagore lui répliqua en montrant le Ciel du doigt : « Ma patrie périra mais avec Lui [le Ciel] jamais l’on ne se trompe¹³ ! »

Pythagore – il est, semble-t-il, le fondateur de l’astronomie en Occident – est né dans la Grande Grèce, dans une région périphérique de l’Italie – une

où sont enseignées comme matières principales, au terme d’une sélection, les quatre disciplines (*shigaku* 四學) : la Voie de la doctrine ou science théologique (*kyōdō* 教道, *godgeleerdheid*) ; la voie du gouvernement ou science du droit (*seidō* 政道, *rechtgeleerdheid*) ; la science médicale (*igaku* 醫學, *geneeskunde*) ; la science des principes des choses ou philosophie (*butsurigaku* 物理學, *wijsbegeerte*) ; qui ont respectivement pour objets la vertu lumineuse (*meitoku* 明德), le gouvernement de la population, (*chimin* 治民), la préservation de la vie (*sessei* 攝生) et la connaissance scrutative (*kakuchi* 格智), et comme matières secondaires les arts et les techniques (Watanabe [1839] 1971 : 20).

3. Thalès (vers 624-vers 546).

4. Pythagore (vers 582-497).

5. La chronologie de Chōei est trop longue : un siècle et demi ne sépare pas Confucius de ses devanciers grecs.

6. Confucius (551-479).

7. *Shichitetsu* 七哲.

8. 674 av. J.-C. Calcul fondé sur les débuts de la création du monde, en l’an quatre mille quatre avant l’ère chrétienne, selon l’Ancien Testament.

9. Anaximène (585-vers 528).

10. Anaximandre (611-546 ?).

11. Anaxagore (vers 500-vers 428).

12. Archéalos (V^e s. av. J.-C.).

13. Voir Diogène Laërce, « Anaxagore » : « Et à la fin il s’en alla, et se cantonnait dans l’observation des réalités naturelles, sans s’inquiéter des affaires de la cité. C’est alors que, à celui qui lui disait : “N’as-tu aucun souci de ta patrie ?”, il répondit : “Tais-toi ! Car moi, de ma patrie, j’ai souci, et grandement” et il montra le ciel. » (Laërce 2004 : 215-216).

partie de Naples¹⁴ –, il exerça en l’an trois mille quatre cents de l’empire¹⁵ ; il reçut un enseignement des mathématiques de la part des Égyptiens à l’aide desquelles il établit une théorie de l’accord proportionnel. Il professa le principe d’une perfection indéfectible de toutes choses, il considérait la Terre comme un grand corps humain, il établit la théorie de l’immortalité de l’âme et de sa transmigration¹⁶ – ce qui est, semble-t-il, identique à la thèse des trois dimensions du temps des bouddhistes, destinée à guider les hommes. C’est lui qui inaugura l’école d’Italie. Les plus grands de ses disciples sont : Ocellus¹⁷ (patronyme) de Lucanus (toponyme), Archytas¹⁸ (patronyme) de Tarente (toponyme), Philolaos¹⁹ (patronyme) de Crotona (toponyme), Parménides²⁰ (patronyme) et Zénon²¹ (patronyme) d’Elée (toponyme), Lysis²² (patronyme) de Samos (toponyme). Il est à noter que c’est Zénon qui inventa la logique (*redenkunde*), tandis que les autres s’adonnaient à la science de la recherche des principes par l’examen des choses²³ afin d’en déterminer les lois. Par la suite, parmi la descendance de Pythagore, est apparu Archélaos²⁴.

À cette école appartient Socrate²⁵. Il trancha les erreurs de toutes les théories antérieures, cultiva le bien et établit un enseignement qui fit école. C’est principalement à lui que revient le mérite d’avoir inauguré la voie d’un

14. Pythagore est né dans l’île de Samos dans la mer Egée, et actif à Crotona au sud de l’Italie. Chōei le fait naître dans la Grande Grèce, Magna Graecia, c’est-à-dire au sud de l’Italie, par confusion.

15. Soit en 604 av. J.-C. Chōei fait une confusion puisque Pythagore n’était pas né en 604.

16. *Seishin fumetsu* 精神不滅 (non-dépérissement ou immortalité de l’âme) et *hishi ten.i* 彼此轉移 (la métempsychose), théorie pythagoricienne selon laquelle l’âme immortelle s’incarne à tour de rôle dans des corps humains ou animaux et, en conséquence, transmigre de façon perpétuelle. *Seishin* est une traduction courante pour âme, au sens carésien, à l’époque des Tokugawa (Cryns 2006 : 5).

17. Ocellus (VI^e-V^e s. av. J.-C.).

18. Archytas (vers 400-350 av. J.-C.).

19. Philolaos (V^e s. av. J.-C.).

20. Parménides (V^e s. av. J.-C.).

21. Zénon (deuxième moitié du V^e s.).

22. Lysis (IV^e s. av. J.-C.).

23. *Kakubutsu kyūri* 格物窮理.

24. Archélaos (? - ?).

25. Socrate (470-399).

enseignement de la politique. Il était au plus fort de son activité vers l'an 3 530 de la création²⁶. La postérité le qualifia de « Père des Philosophes ». Dans ses actions, il adoptait le Juste Milieu, jusqu'à se modérer dans le boire et dans le manger (par quoi il entendait l'absence de démesure et d'excès). Il s'appliquait exclusivement à supporter les choses sans chercher à se satisfaire. Il réussit à devenir un modèle pour la postérité. Son enseignement excelle parmi tout ce qu'ont professé les philosophes anciens. Fort nombreux sont les émules de son école qui, tous, ont acquis le plus grand renom.

Parmi eux est Platon²⁷, remarqué pour son excellence (à l'instar de Yanzi²⁸ en regard de Confucius). Depuis les temps anciens, on le louait à l'aide du qualificatif de « divin » (*goddelijk*), ce qui signifie qu'il était un dieu. Mais cela signifie également « assistant du maître ». Platon hérita de l'œuvre de Socrate et exerça son métier à Athènes aux alentours de l'an 3 560 de la création²⁹. Extrêmement nombreux étaient ceux qui recevaient son enseignement, hommes comme femmes. Sa salle de cours était appelée du nom d'une personne ayant une autre profession, Académios. C'est en raison de cela que, par là, son école fut appelée du nom d'« Académie ». Platon tenait que l'esprit de l'homme était de même texture que les dieux célestes. Aussi était-il, selon lui, de sa nature un [pur] esprit vide sans ombre³⁰. Mais,

26. Soit en 474 av. J.-C. Chōei fait une confusion évidente : Socrate n'était pas né en 474. Tout se passe ici, ainsi qu'ailleurs, comme s'il comptait une trentaine d'années en moins, correspondant à l'âge de la vie du Christ qu'il inclut dans son calcul.

27. Platon (427-347).

28. Yanzi 顏子 ou Yanhui 顏回 (521 ? - 490 ?), alias Ziyuan 子淵.

29. Soit 444. Chōei fait encore une confusion : Platon n'était pas né en 444.

30. *Kyorei fumai* 虛靈不昧. Chōei utilise une expression de Zhu Xi 朱熹 (1130-1200), chez qui elle désigne l'esprit originellement vide de par sa nature. Tout en entrant en action, cet esprit reste vide et disponible de façon perpétuelle pour entrer en correspondance avec toutes choses en leur principe. Il est l'esprit lumineux dans sa sublimité sans attachement égotique ni conscience distinctive de quoi que ce soit. Zhu Xi le définit dans son commentaire de la *Grande Étude*, *Zhuzi Daxuezhangju* 朱熹大學章句, au passage *mingde* 明德 : « La vertu lumineuse est chose que l'homme obtient du Ciel, elle est esprit vide en pleine luminosité, pourvu de tous les principes et qui répond à toutes choses. » 明德者、人之所得乎天、而虛靈不昧、以具衆理而應萬物者也。 « La Voie de la *Grande Étude* consiste à mettre en évidence la vertu lumineuse, à se familiariser avec [/renouveler] la population ainsi qu'à s'établir dans le bien suprême. » 大學之道、在明明德、在親[新]民、在止於至善.

comme il s'était mêlé à la substance terrestre, il s'en est trouvé souillé, et est devenu un être ignorant et impur. Cela ressemble, à mon avis, aux thèses de Zhu Xi³¹ sur l'esprit³². De façon générale, ce qu'il expose prend pour fondements les dieux et la terre³³. C'est, semble-t-il, la théorie de l'être et du non-être (les dieux sont sans forme, ils sont du non-être. La terre a des formes, elle est de l'être). Il ne s'attache pas en ordre principal à l'examen des choses pour scruter le principe³⁴ (Socrate, me semble-t-il, avait délaissé et ne pratiquait pas la science de la recherche du principe). Ou bien, même lorsqu'il en traitait, il lui arrivait fréquemment, au cours de [l'exposé] des thèses des maîtres du passé, de les réfuter. Il s'appliquait néanmoins exclusivement à la science des corps célestes. Son enseignement était identique aux thèses de son défunt maître Socrate.

Dans son école, fort nombreux sont les élèves qui ont acquis une renommée, mais le premier de tous est Aristote³⁵. Il apparaît que jusqu'alors, les savants se partageaient chacun les spécialités, les uns étant des astronomes, les autres des légistes ; tous adoptaient un seul domaine exclusivement, sans que quiconque fasse une synthèse de toutes les matières. C'est Aristote qui [le premier] réunit toutes les disciplines et établit le savoir d'une école entière. Cependant, dans celui-ci, on ne faisait pas de la logique une matière, mais seulement une méthode pour faire le partage entre le vrai

Commentaire (de Zhu Xi) : « Selon Chengzi [Cheng Yichuan], se familiariser est pour renouveler. La *Grande Étude* est l'étude du grand homme. Par luminosité on entend mettre au jour. La vertu lumineuse est obtenue du Ciel par l'homme, elle est l'esprit vide dans toute sa luminosité et, pourvue de tous les principes, elle répond en correspondance à toutes choses. » 程子曰親當作新。大學者大人之學也、明、明之也。明德者、人之所得乎天、而虛靈不昧、以具衆理而應萬物者也。(Zhu 1974 : 351).

Zhu Xi définit par ailleurs cet esprit vide comme étant la sublimité de la vertu lumineuse (*meitoku no reimyō* 明徳の靈妙), c'est-à-dire l'esprit tel qu'il est en lui-même. *Zhuzi cuanshu* 朱子全書 (Œuvres complètes de Zhuzi), passage sur Daodeng 道統 : « Avant que toute intellection ne germe, l'esprit vide dans sa pleine clarté a de lui-même la vision des énergies et des formes. » 乃其思慮未萌、虛靈不昧、自有以見其氣象。(Cité dans le grand dictionnaire sino-japonais de Morohashi Tetsuji 諸橋轍次, *Daikanwa jiten* 大漢和辭典, vol. IX, p. 1071).

31. Zhu Xi (1130-1200).

32. Xin 心.

33. Le monde céleste et le monde terrestre.

34. *Kakubutsu kyūri*.

35. Aristote (384-322).

et le faux à propos des choses. Sa science de la recherche du principe avait pour seul propos de discerner les verbiages inutiles et des choses qui ne sont pas claires. Il me semble que c'est avec lui qu'est apparue pour la première fois la théorie des quatre éléments primordiaux en Occident³⁶. À considérer les choses de notre époque, n'est-ce pas en vérité une thèse creuse sans fondement ! Aux alentours de l'an trois mille cinq cent quatre-vingt-dix de la création³⁷, il n'a fait que déambuler partout pour diffuser son œuvre, en raison de quoi on a appelé ses élèves les Péripatéticiens. À l'école de Platon appartient Arcésilas³⁸. Il professe la thèse que, dans le monde, l'on ne peut connaître que ce que l'on peut prouver en vérité, à savoir l'avant et l'après de toutes choses. C'est à mon sens une thèse négativiste³⁹. Il a ouvert une école, que l'on appelle École restaurée⁴⁰. Ensuite, vient Lacydes⁴¹, qui a soutenu la thèse inverse et a également ouvert une école, qui porte le nom de Nouvelle École⁴².

Peu de temps après, sont apparus les deux grandes figures d'Épicure⁴³ (patronyme) et de Zénon⁴⁴ (patronyme). Leurs thèses s'opposent. Zénon est né à Citium dans la terre de Chypre et a professé au lieu-dit le Portique (Stoa) à Athènes (nom d'une capitale). Ceux qui par la suite ont embrassé ces thèses ont donc été appelés Stoïciens. Son enseignement consiste uniquement à suivre les lois pour s'accorder à la nature. Épicure est né, originellement à la capitale d'Athènes et, à l'âge de trente-deux ans, il est devenu

36. La théorie des quatre éléments premiers du monde de la nature que sont l'eau, l'air, la terre et le feu.

37. Soit 414. Chōei poursuit sa confusion : Aristote n'est bien entendu pas né en 414.

38. Arcésilas de Pitane (III^e s. av. J.-C. : vers 315-vers 241). Il succède à Cratès à l'Académie en 268/264. Loin du dogmatisme stoïcien et platonicien, il préconise la suspension du jugement et renonce à toute certitude établie, selon la méthode socratique de dialectique critique du premier Platon.

39. *Kyomu no ron* 虚無の論 : ici, doctrine selon laquelle on ne peut rien affirmer de manière positive. Arcésilas procède par dialogue et ne fait que répondre à des questions par de nouvelles questions : il n'a rien écrit.

40. Nouvelle Académie.

41. Lacydes (III^e s av. J.-C.).

42. Chōei veut-il dire la Nouvelle Académie ?

43. Épicure (341-270 av. J.-C.).

44. Zénon (335-263 av. J.-C.).

philosophe⁴⁵ par décret officiel. Il a formé des disciples. C'était aux environs de l'an 3 650 de la création⁴⁶. Il négligea la science des principes⁴⁷ et tint pour essentiel de connaître la vérité par soi-même seulement à l'aide des cinq facultés sensorielles⁴⁸ (l'ouïe, la vue, le goûter, l'odorat, le toucher). Il faisait du plaisir le fondement de l'homme, et enseignait que l'on pouvait obtenir ce plaisir en apaisant l'esprit et en reposant le corps. C'est lui le premier qui a traité des atomes (en réalité, c'est Démocrite⁴⁹ qui les a découverts⁵⁰).

Comme on le voit, ce sur quoi se fondent tous ces philosophes n'est pas unique. En conséquence, ce qu'ils professent diffère et il est impossible de dire quelle thèse est vraie et quelle autre est erronée. Aussi bien, à l'époque de l'Empereur éclairé de Rome, Auguste⁵¹ (patronyme), il fut ordonné au philosophe d'Alexandrie, Potamon, d'établir à nouveau une école éducative, en retenant le meilleur de tous les philosophes⁵². Cependant, peu après, les écoles de Platon et d'Aristote connurent à nouveau un regain de succès, ce qui fit que cette école [Alexandrie] périclita. Durant plusieurs siècles à

45. *Gakushi* 學師.

46. La chronologie est encore inexacte.

47. *Rigaku* 理學. L'étude de la nature, les sciences naturelles. Le terme traduit *physica*, « la physique » et répond souvent à la notion de *natuurkunde*, « philosophie naturelle ». Voir par exemple, l'encyclopédie scientifique de Kawamoto Kōmin 川本幸民 (1810-1871), *Kikai kanran kōgi* 氣海觀瀾廣義, vol. I et son « Introduction générale » (1851-1856) : « *Physica* se dit en hollandais *natuurkunde* ce que des savants du passé ont traduit, science des principes (*rigaku*). Elle est la science qui scrute les principes de toutes choses dans l'univers et traite de leur nature et principe (*seiri* 性理), du soleil, de la lune, des étoiles et constellations en haut et des animaux, végétaux et minéraux en bas, sans en omettre une seule. Cette science est la source de tous les arts et techniques et il n'est aucune chose qui se départisse de cette science des principe, fût-ce un seul instant. » (Cité dans Koga 2000 : 975).

48. *Goshin* 五神.

49. 460-vers 370.

50. Ce genre d'incise semble indiquer que Chōei procède lui-même à des corrections sur le texte qu'il traduit.

51. L'empereur Auguste (règne 27-14) est comparé à l'empereur Ming des Han (règne 57-75), en raison de leur rôle civilisateur et « éclairé ».

52. Potamon (milieu du 1^{er} s. de l'ère), imitateur de Philon d'Alexandrie, est le fondateur d'une éphémère école du platonisme éclectique, en adoptant des maximes tirées des autres courants.

partir de cette époque, l'école de Platon périclita elle aussi, et seule celle d'Aristote était florissante.

Ce faisant, la théorie des quatre éléments tomba peu à peu en désuétude et les hommes du monde s'attachaient à faire des investigations sur les faits en se fondant sur des observations réelles et des principes vrais. En l'an 1 473 de l'ère de la Restauration⁵³, apparut un professeur né à Torun, en un lieu jouxtant la Prusse, dans une région de la Pologne. Il avait pour nom Nicolas Copernic⁵⁴ (versé dans la science des principes⁵⁵, c'était un connaisseur accompli des mathématiques et de l'astronomie). Il avait réfuté la théorie du mouvement des sphères célestes de l'héliocentrisme établie jadis par Ptolémée (c'est un Égyptien ; il vécut vers 140 de l'ère actuelle ; les Grecs l'appelaient le « maître en second »). Il mourut en mille cinq cent quarante-trois. Plus tard, en mille cinq cent soixante-quatre, naquit à Florence Galilaus de Galileo⁵⁶. Fidèle inconditionnel de Copernic, il développa grandement ce domaine à l'aide de preuves nouvelles en se fondant sur des observations réelles. Cependant, comme jusqu'à cette époque tous les professeurs croyaient en les vieilles théories et les soutenaient encore, il fut en fin de compte fait prisonnier et resta cinq ou six années en prison. Cependant, on n'arrivait pas à réfuter ce qu'elles recelaient de positif, ce furent au contraire ses théories qui, en conséquence, commencèrent à avoir cours officiellement dans le monde.

Plus tard, au début du xvii^e siècle⁵⁷, vivait à Paris, la capitale de la France, un professeur de mathématiques du nom de Pierre Gassendi (1592-1655)⁵⁸. Il révérait les théories de Copernic et se donna pour tâche d'en exposer la vérité, ce qui contribua à ce qu'elles aient cours dans le monde. Par ailleurs, à la même époque, apparut René Descartes (1596-1650) qui respectait les thèses de Copernic et les étaya. Néanmoins, quoi que l'on n'arrivât point à s'écarter des vieux préjugés qu'on entretenait, et que les opinions sur le bien-fondé de cette théorie étaient partagées, son mérite fut d'abandonner les méthodes scientifiques des hommes d'un passé éculé, et de s'engager

53. L'ère chrétienne.

54. Nicolas Copernic (1473-1543).

55. Les sciences de la nature.

56. Galilée (1564-1642), Galileo Galilei, physicien et astronome italien.

57. Littéralement : « au début des années 1700 », ce qui est une confusion langagière.

58. Pierre Gassendi (1592-1655), mathématicien et philosophe français.

dans les principes vrais d'une science positive⁵⁹. Ses ouvrages sont légion. Il était versé dans tous les domaines scientifiques mais c'est particulièrement aux mathématiques et à la physique⁶⁰ qu'il s'attacha. Dans ses exposés sur l'astronomie, il soutenait qu'il n'est pas de vrai vide dans le ciel. Les étoiles fixes sont des soleils qui chacun ont des planètes. Il est cependant entre eux un fluide qui, selon son mouvement, met le ciel en mouvement. Sur ce point, il ne sort pas des cadres anciens. Cependant, avant lui, il était déjà de nombreux philosophes de renom qui, au courant des erreurs des vieilles théories, avaient bien proclamé de nouvelles thèses.

Parmi eux, le pionnier en est, en Angleterre, le chancelier Francis Bacon⁶¹, comte de Verulam (patronyme). Il est, peut-on dire, l'initiateur du renouveau de l'astronomie ainsi que de toutes les sciences actuelles. C'est après lui que sont apparues pour la première fois les erreurs des vieilles théories et que la vérité des nouvelles est devenue patente. Des savants ont affiné leurs recherches en se fondant uniquement sur ses principes, si bien que trois grandes figures sont survenues. La première en est Newton⁶², la seconde Leibniz⁶³ et la troisième Locke⁶⁴. En vérité, cela survint au cours des années mille sept cents. Les années mille sept cents désignent, me semble-t-il, un laps de temps entre mille six cents et [mille] huit cents⁶⁵. Si ces savants renommés sont apparus durant cette centaine d'années, c'est que, à l'évidence pour eux, c'est la nature⁶⁶ qui faisait que les choses étaient ainsi et non point l'action de forces anthropomorphiques.

59. *Jitsugaku* 實學.

60. *Kyūrigaku*.

61. Francis Bacon (1561-1626). Texte corrigé. Chōei écrit : « en Angleterre, le Chancelier, en France le comte de Verulam Bacon ».

62. Isaac Newton (1643-1727), astronome et philosophe anglais.

63. Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1726), philosophe et mathématicien allemand.

64. John Locke (1632-1704), philosophe anglais.

65. Texte erroné : « entre mille six cents et huit cents ans » (?), corrigé en : « entre mille six cents et mille huit cents ». Les éditeurs de la *Nihon shisō taikēi* lisent : « entre mille six cents et mille sept cents ». Les savants cités sont en réalité actifs et influents à la lisière du xvii^e et du xviii^e siècle. Mille sept cents est un peu court, mille huit cents un peu long. Par « siècle », Chōei entend-il une centaine d'années allant du milieu du xvii^e siècle au milieu du xviii^e siècle ?

66. *Zōka* 造化.

Depuis la création jusqu'à maintenant, selon le comput du temps dans ces pays, cinq mille huit cent quarante ans se sont écoulés⁶⁷. La Haute Antiquité ne mérite pas qu'on s'y attache, mais à l'apogée de l'empire romain, des sages sont apparus et les disciplines scientifiques se sont constituées. Cependant, à l'origine on utilisait la théorie ancienne du Yin et du Yang [*sic*] ainsi que des quatre éléments comme fondement des sciences du supra-sensible, les sciences des formes sensibles en étant considérées comme dérivées. Ce fait expliquerait que celles-ci soient restées obscures et non élucidées⁶⁸. Entre-temps, sont apparus des sages de renom qui, non négligeables en nombre, ont pris modèle sur la réalité de l'expérience, ont mis en évidence des lois et ont ménagé des enseignements. Néanmoins, comme les anciennes sciences imbues de préjugés avaient cours dans le monde au grand jour, il est apparu que les hommes du monde s'y attachaient. Mais, par la suite, des personnages sont apparus qui ont conçu des doutes concernant ces théories, parce qu'elles ne correspondaient pas aux observations réelles. Ce faisant, la science changea de style : les sciences se fondant sur l'observation réelle commencèrent à être pratiquées peu à peu si bien que les théories anciennes furent délaissées, qu'on en adopta de nouvelles et qu'on considéra que les sciences des formes sensibles incombaient à l'homme comme tâche, avant d'aller, à partir de là, au supra-sensible. Newton était particulièrement versé en astronomie. Il tenait qu'il y avait un vide réel dans le ciel. Selon lui, le mouvement des corps célestes ne dépendait pas du mouvement d'un fluide et il n'y avait qu'un principe se rapportant aux forces d'attraction et des forces centripètes. Telle était précisément [la position de] Cartesius [appelé plus haut René Descartes]. Ses preuves se fondaient sur les mathématiques et ses principes étaient clairs, sans qu'ils laissent la moindre place au doute.

Leibniz (patronyme) a composé des [*Essais de*] *Théodicée*. C'est un ouvrage qui traite de métaphysique et qui peut être traduit en hollandais sous le titre *Godskunde*. *God* signifie « Dieu », et *Kunde*, « science ». Les deux mots ensemble désignent la « théologie ». Dans cet ouvrage, il est néanmoins question des éléments premiers de tous les êtres⁶⁹ ainsi que des

67. Soit 1836.

68. C'est-à-dire erronées.

69. Les monades.

lois immuables. L'auteur était en outre également versé en mathématiques, et a établi une méthode pour résoudre selon des règles simples les nombres difficiles infinis⁷⁰.

Locke a, quant à lui, en particulier étudié l'entendement humain⁷¹ et, en s'appuyant sur les lois et l'expérience, il a déterminé les limites ultimes de l'intelligence humaine. Les sciences actuelles ont été établies par ces trois hommes.

Par la suite, plusieurs philosophes renommés sont apparus, parmi lesquels ressort en premier, comme un maître pour notre temps, le philosophe Wolff⁷². Il soutient la théorie que, à l'aide des mathématiques, toutes les sciences se résolvent en principes mathématiques, et que si les phénomènes ne se réfèrent pas à des principes mathématiques, ils ne pourront être démontrés avec clarté. Il a publié un livre de mathématiques qui a largement développé la méthode de Leibniz (patronyme) (cet ouvrage est indispensable pour toutes les disciplines⁷³). Fort nombreux sont ceux qui le suivent. On ne peut les dénombrer : Desaguliers⁷⁴ (patronyme), Gravesande⁷⁵ (patronyme), Nieuwentyt⁷⁶ (patronyme), Keill⁷⁷ (patronyme), Derlam⁷⁸ (patronyme), et bien d'autres qui vivent de nos jours. Tous s'appuient sur l'observation directe et aucun n'a de théorie fallacieuse creuse. Au fur et à mesure que les jours et les mois passent, leurs théories claires et assurées innovent au plus haut point.

J'ai ici exposé sommairement la montée et la disparition ainsi que les mérites et les défauts des philosophes, pendant les cinq mille huit cent quarante ans qui se sont écoulés depuis la création de l'Occident. Si l'on

70. Le calcul différentiel.

71. *Jinshin seishin* 人身精神.

72. Christian Wolff (1679-1754).

73. *Der Anfangsgründe sämtlicher mathematischer Wissenschaften*, 1710.

74. Jean-Théophile Desaguliers (1683-1744), physicien et philosophe français, newtonien disciple de Keill, l'un des fondateurs de la franc-maçonnerie moderne.

75. Willem Jacob van's Gravesande (1688-1741), mathématicien et physicien hollandais, professeur à Leyden.

76. Bernard Nieuwentyt (1654-1718), philosophe hollandais.

77. John Keill (1671-1721), mathématicien écossais.

78. William Derlam (1657-1735), physicien et philosophe anglais.

regarde de façon globale l'émergence de toutes les disciplines scientifiques durant tout ce temps, on verra qu'elles se réduisent à cinq matières.

La première est la logique (*redenkunde*). Elle établit des lois en suivant l'origine du fonctionnement naturel des phénomènes, et est une méthode pour en connaître la vérité ou la fausseté, la réalité ou l'irréalité. C'est grâce à elle qu'on établit la vérité ou la fausseté de toutes les thèses et de toutes les théories. On pourrait traduire le mot par « science de la connaissance des lois⁷⁹ ».

La seconde est l'éthique (*zedenkunde*). Elle permet de connaître les rétributions en malheur et en bonheur. Elle se dit de façon générale de l'enseignement des lois [du droit], et est une appellation générique qui recouvre la loi naturelle (*naturlijkrecht*) (la science de la voie), la science de l'éducation, la science politique⁸⁰.

La troisième est la science de la nature (*natuurkunde*) [= la physique]. C'est la science qui prend connaissance du caractère de toutes les choses sensibles. L'optique, la chimie, l'hydraulique, la mécanique, etc., en font partie. On pourrait traduire le mot par « science qui scrute les principes par l'examen des choses⁸¹ ».

La quatrième est la métaphysique (*bovennatuurkunde*). C'est la science qui prend connaissance du caractère de toutes choses qui ne sont pas perçues par les cinq facultés sensorielles (ouïe, vue, goûter, odorat, toucher). L'ontologie (*wezenkunde*), la psychologie, la cosmologie et la théologie en font partie.

La cinquième est les mathématiques (*wiskunde*). C'est la science qui mesure la forme, les proportions, la distance des choses. Le calcul, la trigonométrie, les mathématiques des grands nombres (*hooge telkunde*⁸²), l'astronomie, en font partie. On pourrait traduire le mot par « science des nombres⁸³ ».

79. *Chirigigaku* 知理義學 : *redeneerkunde*, logique (*Bunken manroku* 聞見漫録 [Takano 1835 ; cité dans Koga 2000 : 1037]).

80. *Zedenkunde*, éthique, morale, mot traduit par *hōkyō* 法教 par Chōei dans *Bunken manroku* (Takano 1835 ; cité dans Koga 2000 : 935).

81. *Kakubutsu kyūrigaku*.

82. En transcription : *hōketerikyunde*, pour *hooge telkunde*, *hoghe telkunde*. Nous devons cette proposition de restitution au professeur Frederik Cryns du Nichibunken.

83. *Sūgaku*.

Nombreuses sont les autres disciplines, la littérature, l'histoire naturelle, les relations chronologiques, etc., mais elles sont des subdivisions des cinq sciences. La science de l'histoire (*historia*) est une science qui relate la surface extérieure des faits. Lorsqu'on fait également état de leur dimension intérieure, l'origine des faits s'éclaire d'elle-même. Les relater porte le nom d'histoire (*gesechiedenis*). C'est aussi, à mon avis, une science. C'est, de façon générale, la science de l'histoire.

Bibliographie sommaire

Anonyme, 1763

Algemeene Oefenschoole van Konsten en Weetenschappen (Étude générale de des arts et des sciences), trois tomes, Amsterdam.

BARTHOLOMEW James R., 1989

The Formation of Science in Japan. Building a Research Tradition, New Haven and London, Yale University Press.

BUYS Agbert, 1769

Nieuw en Volkomen Woordenboek van Konsten en Weetenschappen; Bevattende alle De Takken der Nuttige Kennis, Met Naaukeurige Beschryvingen, zo van de Onderscheidene Machies, Werketuigen, Gereedschappen, Fuguuren, en ontwerpen dienende om dezelve op te hederen, Amsterdam, by S.J. Baalde, Boekverkooper MDCCLXIX (1769).

CHOMEL Noël, 1732

Dictionnaire œconomique, Contenant divers Moïens d'augmenter son bien et de conserver sa santé, avec plusieurs remèdes assurez et éprouvez Pour un Très-grand nombre de maladies, & de beaux secrets pour parvenir à une longue & heureuse vieillesse [...]. Par Noël Chomel, Prêtre, Curé de la Paroisse de Saint Vincent de Lyon. Troisième édition, Revue, corrigée & considérablement augmentée. Par J. Marret, Docteur en Medecine. Enrichie de Figures nouvellement dessinées & gravées par B. Picart, le Romain. Tome Premier.

Amsterdam, Chez Jean Covens & Corn. Mortier, MDCCXXXII, Avec Privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise. (La deuxième édition date de 1718).

CRYNS Frederik, 2003

« The Influence of Herman Boerhaave's Mechanical Concept of the Human Body in Nineteenth-Century Japan », in Willy F. VANDE WALLE (ed.), Kazuhiko KASAYA (co-ed.), *Dodonaeus in Japan. Translation and the Scientific Mind in the Tokugawa Period*, Leuven University Press, Kyoto, International Research Center for Japanese Studies, pp. 343-363.

CRYNS Frederik, 2006

Edo jidai ni okeru kikairontekishintaikan no juyō 江戸時代における機械論の身体観の受容 (La réception du mécanisme corporel à l'époque d'Edo), Kyoto, Rinsen shoten 臨川書店.

GIRARD Frédéric, 1993

« En quel sens peut-on parler de philosophie au Japon ? », *Cipango. Cahiers d'études japonaises*, 2 : 115-123.

GIRARD Frédéric, 2009

« Collèges jésuites dans le Japon des XVI^e et XVII^e siècles », in *Centre et périphérie. Approches nouvelles des orientalistes*, Actes du colloque organisé par l'Institut du Proche-Orient ancien du Collège de France, la Société asiatique et le CNRS (UMR 7192), les

31 mai et 1^{er} juin 2006, édités par Jean-Marie DURAND et Antoine JACQUET, Cahiers de l'Institut du Proche-Orient ancien du Collège de France, I, Paris, Maisonneuve, pp. 371-394.

GIRARD Frédéric, 2010

« La version japonaise du *Compendium de Gomez* », in *Empires éloignés. L'Europe et le Japon (XVI^e-XIX^e siècle)*, sous la direction de Dejanirah COUTO et François LACHAUD, coll. Études thématiques, avec le soutien de la Fundação Calouste Gulbenkian, École française d'Extrême-Orient, pp. 25-37.

GIRARD Frédéric, 2011a

Pedro Gomezu no Kōgi yōkō no wayaku (1595 nen) to Nihon no shūkyō ベドロ・ゴメズの『講義要綱』の和譯(1595年)と日本の宗教 (La traduction japonaise du *Compendium Catholicae Veritatis* de Pedro Gomez [1595] et les religions japonaises), *Tōyō no shisō to shūkyō* 東洋の思想と宗教, mars, 28 : 1-53.

GIRARD Frédéric, 2011b

« Une traduction oubliée d'Aristote au Japon : le *De Anima* et son commentaire par Saint Thomas d'Aquin (1225-1274) », in Pierre-Sylvain FILLIOZAT, Jean-Pierre MAHÉ et Jean LECLANT (éd.), *L'œuvre scientifique des missionnaires en Asie*, Journée d'études organisée par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et la Société asiatique (Palais de l'Institut, 9 janvier 2009), Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, pp. 153-196.

GIRARD Frédéric, 2011c

« Adaptation et accueil de la mission jésuite au Japon : la traduction japonaise récemment découverte du *Compendium de Philosophie (De Anima) et de Théologie* (1595) », *Mondes et Cultures*, Compte rendu annuel des travaux de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, LXXI (1) : 177-201.

GREENE Daniel Crosby, 1913

« Osada's Life of Takano Nagahide », « A Dream », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. XLI, part. III, Tōkyō, pp. 379-492.

Edo haruma 江戸波留摩

ou Haruma wage ハルマ和解, 1796
Dictionnaire hollandais-japonais, compilé par Inamura Zōhaku 稲村三伯 (1796), d'après le dictionnaire hollandais-français de François Halma (1708). Manuscrit, version conservée à la bibliothèque de l'université Waseda (Bunko 8-1209).

IWAO Seiichi, NUMATA Jirō, ŌTORI Ranzaburō, 1964

Acceptance of Western Cultures in Japan from the sixteenth to the mid-nineteenth century. An International Research on the Historical Background of the East Asian Countries' Acceptance of Western Civilization, Tokyo, The Center for East Asian Cultural Studies.

KOGA Jūjirō 古賀十二郎, 2000

Gairaigo shūran 外来語集覧
(Encyclopédie du vocabulaire japonais d'importation), Nagasaki, Nagasaki bunkensha 長崎文献社.

MACÉ Mieko, 2002

« Takano Chōei (1804-1850), un savant pris au piège de son temps », in Frédéric GIRARD, Annick HORIUCHI, Mieko MACÉ (dir.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage. Paysage intellectuel du Japon (XVII^e-XIX^e siècles)*, École pratique des hautes études, Sciences historiques et philologiques, II, Hautes Études orientales 36, Extrême-Orient 2, Genève-Paris, Droz, pp. 449-491.

LAËRCE Diogène, 2004

« Anaxagore », in *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Livre II, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, deuxième édition, revue et corrigée, La Pochothèque, Le Livre de Poche.

LUKACS Gabor, 2003

« The Early Penetration of French Science into Japan During the Tokugawa Period », in Willy F. VANDE WALLE (ed.), Kazuhiko KASAYA (co-ed.), *Dodonaeus in Japan, Translation and the Scientific Mind in the Tokugawa Period*, Leuven University Press, Kyoto, International Research Center for Japanese Studies, pp. 299-321.

PIOVESANA Gino K., 1972

« Seiyō Gakushi no Setsu, The Theories of Western Philosophers, by Takano Chōei », translated by Gino K. Piovesana, *Monumenta Nipponica. Studies in Japanese Culture*, XXVII (1) : 85-92.

TAKANO Chōei 高野長英, [1836] 1971

Seiyō gakushi no setsu 西洋學師ノ説 (Les Théories des philosophes occidentaux),

in SATŌ Shōsuke 佐藤昌介, UETE Michiari 植手通有 et YAMAGUCHI Muneyuki 山口宗之 (ed.), *Nihon shisō taikai* 日本思想大系 (Anthologie de la pensée japonaise), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, t. 55, pp. 203-210.

TAKANO Chōei, 1835 [1931]

Bunken manroku 聞見漫録 (Notes sur des choses vues et entendues).

TSURUMI Shunsuke 鶴見俊輔, 2007

Hyōden Tanako Chōei 評伝高野長英 (Takano Chōei : biographie critique), Tokyo, Fujiwara shoten 藤原書店.

SATŌ Shōsuke 佐藤昌介, 1997

Takano Chōei 高野長英 (Takano Chōei), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

SUGIMOTO Masayoshi**& SWAIN David L., 1989**

Science & Culture in Traditional Japan, Charles E. Tuttle Compagny, Rutland, Vermont & Tokyo.

WATANABE Kazan 渡辺華山, [1838] 1971

Kekizetsu wakumon 賦舌或問 (Dialogues avec la pie-grièche/l'étranger Niemann), in *Nihon shisō taikai* 日本思想大系 (Anthologie de la pensée japonaise), t. 55, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

WATANABE Kazan, [1839] 1971

Gaikoku jijōsho 外国事情書 (Situation des pays étrangers), in *Nihon shisō taikai* 日本思想大系 (Anthologie de la pensée japonaise), t. 55, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

ZHU Xi 朱熹, 1974

Shisho shūchū 四書集注 (Commentaires des Quatre Livres), t. I, *Shushigaku taikai* 朱子學大系 (Collection des écrits sur le néo-confucianisme), vol. VII, Tokyo, Meitoku shuppansha 明德出版社.